

## « MON AMITIÉ N'EST PAS D'OCCASION, ELLE EST DE TOUJOURS »

(Remy de Gourmont à Octave Mirbeau)

L'intérêt qu'on manifeste aujourd'hui pour l'œuvre de Remy de Gourmont (1860-1915) relève du domaine du symbolisme, de la philosophie, de la linguistique et de l'histoire de l'art. Ainsi *Le Livres des Masques* (1896), *l'Esthétique de la langue française* (1899), *Le Chemin de Velours* (1902), les *Promenades philosophiques* (1905) ou les *Promenades littéraires* (1904-1906) constituent-ils des documents de valeur sur le symbolisme littéraire et artistique, né à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, qui réagit contre le réalisme naturaliste, le formalisme parnassien et l'idéal esthétique de « l'art pour l'art ». Remy de Gourmont dans *Le Chemin de Velours* (1902) définit ainsi le symbolisme :

*Je sais bien que, par la définition même de l'idéalisme, le permanent lui-même ne peut être conçu que comme personnel, c'est-à-dire comme transitoire, et que ce qu'il y a d'absolu vraiment est incognoscible et hors d'être formulé en symboles, ce n'est donc qu'au relatif absolu que vise le symbolisme, à dire ce qu'il peut y avoir d'éternel dans le personnel.* (p. 207)

Noël Arnaud (1919-2003), membre actif des groupes surréaliste et OULIPO, a du mal à séparer Gourmont du symbolisme : « *Le symbolisme, Le Mercure de France, Remy de Gourmont, cette trinité domine l'une des époques les plus fécondes de la littérature française.* » (*Critique* janvier 1959). Les symbolistes cherchent à suggérer, par la valeur musicale et symbolique des mots, les nuances les plus subtiles des états d'âme. Dès ses premiers textes, Remy de Gourmont manifeste sa préférence pour la vie changée par l'art. Il rejette la réalité pure et simple. Il exprime ce changement voulu de la vie par l'art grâce à l'ancienne exploration du contraste émotion/intelligence. Cette esthétique existe déjà chez Platon et peut être observée à travers tous les siècles dans des textes philosophiques, religieux ou littéraires comme *Le Banquet* (Platon), *La Doctrine Chrétienne* (saint Augustin), *De la consolation de la philosophie* (Boèce), *Le Roman de la Rose* (Guillaume de Lorris et Jean de Meung), *La Princesse de Clèves* (Mme de Lafayette), *Sense and Sensibility* (Jane Austen), etc.<sup>1</sup>. Le moi de l'auteur ou de ses personnages devient l'unique point de vue et subit une série d'analyses, tantôt émotives, tantôt intellectuelles. Le rôle de l'intelligence est considérable chez Gourmont. Son art littéraire demeure un art intelligent, bien documenté, toujours conscient des traditions esthétiques et philosophiques du passé. Les lecteurs de Gourmont n'ont jamais constitué un public très large, son œuvre est destinée à une élite, à un public bien défini : des hommes de lettres, des savants, des politiciens, des philosophes – cette élite de la Belle Époque se composait de tout ce que la France avait de plus impressionnant.

Remy de Gourmont est né le 4 avril 1858 au manoir de la Motte, à Bazoches-au-Houlme. La Motte est une grande maison construite à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et qui a appartenu aux grands-parents de l'écrivain : M. et Mme Philogène de Montfort. Leur fille a épousé le comte Auguste-Marie de Gourmont en 1857. La mère de Gourmont a exercé une grande influence sur sa formation comme écrivain. Malherbe était un des parents lointains de sa mère. Remy a été élevé dans l'esprit de la foi chrétienne et dans le respect des traditions. De par son père, une des légendes dit que les Gourmont auraient été des descendants directs des Gourmont, maîtres-imprimeurs de la fin du XV<sup>e</sup> siècle qui s'établissent à Paris pour publier les premiers textes grecs et hébreux en France. Son origine semble indiquer d'avance la carrière d'homme de lettres qu'il finit par adopter. À part cette légende, que Remy de Gourmont mentionnait avec réserve, le père de Gourmont n'a pas eu d'influence marquante sur la conscience littéraire de son fils. On peut parler plutôt d'un père spirituel, qui le guidait et le protégeait contre tous ceux qui l'auraient attaqué.

En 1881 Remy de Gourmont s'installe à Paris et obtient un poste de sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale dans le Département des Imprimés. Ce poste lui permet d'acquérir des

---

<sup>1</sup> Cette liste des textes qui expriment le contraste émotion/intelligence est empruntée au cours d'Emmanuel Mickel « A Question of Love », à l'université Indiana de Bloomington.

connaissances encyclopédiques remarquables. Il débute par des essais de critique publiés dans des revues différentes : *Le Contemporain*, *La Revue du Monde Latin*, etc.<sup>2</sup>. Il a collaboré à beaucoup de revues et journaux, tant en France qu'à l'étranger. Il a participé à la direction d'au moins quatre revues. Comme il menait une vie solitaire, « *vivant en de peu littéraires quartiers* » et pensant toujours à la campagne de Normandie – lieu de sa naissance –, le jeune écrivain n'avait pas beaucoup d'amis. Le travail de l'écrivain est toujours un travail essentiellement solitaire. La collaboration aux journaux et aux revues de l'époque lui facilite la connaissance des hommes de lettres. Dans son cercle d'amis on peut compter Théodore Stanton<sup>3</sup>, Berthe de Courrière<sup>4</sup>, Villiers de l'Isle-Adam<sup>5</sup>, Joris-Karl Huysmans<sup>6</sup>, Octave Mirbeau<sup>7</sup> et beaucoup d'autres.

Il ne faut pas croire que Gourmont et ses amis littéraires se traitaient toujours avec douceur. Parfois des conflits assez retentissants troublaient les idées esthétiques de l'auteur qui savait tout : « *Sa science est prodigieuse ; il sait tout* » dit Octave Mirbeau dans sa lettre du 4 ou 5 mai 1891 à Catulle Mendès<sup>8</sup>. À la fin de 1889 un groupe de jeunes écrivains, parmi lesquels Gourmont, a décidé de perpétuer la succession de la *Pléiade* et a fondé la revue *Le Mercure de France*<sup>9</sup>. Cette décision a été un événement très saillant dans la vie de Gourmont. Il a participé toute sa vie à la vie de cette revue, où il a

<sup>2</sup> Une quinzaine de ses articles de début ont été réunis en un recueil intitulé *Mélanges littéraires* (1882-1885) par la Bibliothèque Nationale. Ils prennent position contre l'esthétique du naturalisme qui s'imposait à cette époque.

<sup>3</sup> Théodore Stanton (1851-1925), écrivain américain, écrit dans son article *Remy de Gourmont avant la lettre* qu'il a rencontré Remy de Gourmont à la Bibliothèque Nationale quand il cherchait des renseignements pour un petit essai sur Maurice de Guérin et qu'ils sont devenus tout de suite bons amis. Il se rappelle aussi une réunion mondaine dans un somptueux appartement de l'avenue Kléber, dont la maîtresse était une belle et jeune Américaine qui avait épousé un riche Anglais, homme d'affaires, qui l'avait laissée veuve avec trois ravissantes jeunes filles, dont la plus âgée était plus belle encore que sa mère. Gourmont fréquentait souvent ce salon et se sentait si à l'aise qu'un jour il n'a pas hésité à inviter à danser la maîtresse de maison.

<sup>4</sup> Berthe de Courrière (1852-1916), femme de lettres française et modèle pour quantité de personnages allégoriques, notamment la Marianne du Sénat. C'est elle qui introduit Remy de Gourmont dans le salon de la belle Américaine. L'amour pour Berthe et la découverte du symbolisme vont de pair chez Gourmont. Il a vécu chez elle jusqu'à sa mort, en 1915. Berthe a fait déposer Gourmont, « *en toute impudeur* », dans le caveau de son mari, Jean-Baptiste Clésinger, sculpteur de Besançon. Elle les y rejoindra le 14 juin 1916.

<sup>5</sup> Villiers de l'Isle-Adam (1838-1889), hommes de lettres français, s'impose avec deux romans philosophiques *L'Amour suprême* et *L'Ève future*. Pour lui le seul contrôle que nous ayons de la réalité, c'est l'idée. Gourmont écrit à propos de cet « *exorciste du réel* » et « *portier de l'idéal* », dans *Le Livre des masques - Portraits symbolistes, gloses et documents sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui* (1896), que « *Villiers fut de son temps au point que tous ses chefs-d'œuvre sont des rêves solidement basés sur la science et sur la métaphysique modernes, comme L'Ève future, comme Tribulat Bonhomet, cette énorme, admirable et tragique bouffonnerie, où vinrent converger, pour en faire la création peut-être la plus originale du siècle, tous les dons du rêveur, de l'ironiste et du philosophe.* »

<sup>6</sup> Joris-Karl Huysmans (1848-1907) a évolué du naturalisme au mysticisme chrétien. Gourmont dit à propos de cet « *écrivain pieux* » qu'il est « *un œil* » : si dans ses œuvres il faut comprendre et sentir, il s'agit surtout de voir. À propos d'À Rebours, il écrit dans *Le Livre des masques* : « *Il ne s'agissait plus tant de faire entrer dans l'Art, par la représentation, l'extériorité brute, que de tirer de cette extériorité même des motifs de rêve et de surrévélation intérieure.* » L'amitié de Gourmont et Huysmans n'a duré que peu de temps. Gourmont pensait que c'était à cause de son scepticisme visible que Huysmans ne voulait plus le voir.

<sup>7</sup> Gourmont, dans ses *Promenades littéraires* (1904), parlera de son esprit de justice : « *Tels sont exactement les mobiles qui ont dirigé Octave Mirbeau dans sa carrière de critique et de journaliste, car il poursuivit également et avec la même générosité foncière, l'injustice sociale et l'injustice esthétique.* »

<sup>8</sup> Mirbeau, Octave. *Correspondance générale*, édition établie, présentée et annotée par Pierre Michel, avec l'aide de Jean-François Nivet. Lausanne. L'Age d'Homme, 2005, t. II, p. 395. À Catulle Mendès, Mirbeau demande dans cette lettre de trouver une place pour Gourmont à *L'Écho de Paris* : « *Ne pourriez-vous – ce serait si bien après cela – lui entrouvrir un peu grandes les portes de L'Écho de Paris ?* » Mirbeau est prêt à faire lui-même des sacrifices : il pense à se retirer du *Figaro*, où il ne trouve rien qui lui soit cher, et donner exclusivement à *L'Écho de Paris* quatre articles par mois.

<sup>9</sup> Remy de Gourmont est très reconnaissant envers l'équipe de cette revue dans les *Promenades littéraires* (1904) : « *Le Mercure de France, où j'ai pu parler en toute liberté. C'est ce principe de liberté qui a permis l'éclosion de ma personnalité. Où je ne suis pas libre, je ne suis plus moi. Je m'ennuie et j'ennuie.* » Le premier article qu'il y publie s'intitule « *Notes sur Villiers de l'Isle-Adam* » (août 1890).

publié la majorité de ses œuvres. Il a créé en quelque sorte l'image du symbolisme de cette revue. La grande liberté qu'elle lui donnait lui a permis de publier un bref et acide article contre la politique « revancharde » dans le numéro d'avril 1891. C'était une provocation à l'adresse des « Revanchards » dont l'attitude lui semblait indécente. Cet article s'intitule « Le Joujou patriotisme » et c'est la première fois que Remy de Gourmont entre en lutte avec la grande presse d'opinion en affirmant : « *Nous ne sommes pas patriotes* ». En touchant à l'Alsace-Lorraine, les deux provinces enlevées à la France par l'Allemagne, Gourmont déclare :

*Personnellement, je ne donnerais pas, en échange de ces terres oubliées, ni le petit doigt de ma main droite : il me sert à soutenir ma main, quand j'écris ; ni le petit doigt de ma main gauche : il me sert à secouer la cendre de ma cigarette.*

*Inutile, à ce propos, de me traiter de mauvais Français ou même de Prussien ; cela ne me toucherait pas : Kant était Prussien et Heine aussi.*

Le but de cet article était de montrer que la France a besoin de l'Allemagne malgré les différences évidentes dans les modalités de la pensée. Gourmont dit que l'intellect germanique et l'intellect français se complètent l'un l'autre, ils sont créés pour se pénétrer et se féconder mutuellement. L'un représente l'hémisphère gauche et l'autre l'hémisphère droit du cerveau européen. Il dénonce l'idée « honteuse » de revanche et souhaite à la France un rapprochement avec l'Allemagne. Les commentaires du « Joujou patriotisme » ont été nombreux. Henri Fouquier, pseudonyme Nestor<sup>10</sup>, dans son article extrême « Le Dilettantisme », paru dans *L'Écho de Paris*<sup>11</sup> en 1891, reproche à Gourmont de s'en prendre à l'idée de Patrie et de tourner en ridicule tous ceux dont « *la pensée est constamment orientée vers l'Alsace-Lorraine* » et il demande sa punition<sup>12</sup>. Le 28 avril, Remy de Gourmont, attaché à la Bibliothèque Nationale, reçoit sa révocation rédigée en ces termes :

*L'administrateur général a le regret d'informer M. de Gourmont qu'il lui serait impossible de soumettre à l'approbation ministérielle des états sur lesquels figurerait la signature de l'auteur d'un article inséré dans le dernier cahier du Mercure de France.*<sup>13</sup>

Gourmont est donc congédié par l'administration de la Bibliothèque Nationale, mais cette mesure ne semble pas motivée par la nature de l'article. Octave Mirbeau, le père spirituel de Remy de Gourmont, entreprend de le défendre. Il lui cherche une place à *L'Écho de Paris*, à *L'Éclair*<sup>14</sup> et il n'avertit pas Gourmont de cette démarche. Il écrit à Catulle Mendès, puis à Henry Bauër<sup>15</sup> en les priant de laisser Gourmont entrer à *L'Écho de Paris* : « *Il est très pauvre, peut à peine vivre. Mais il est très fier et ne laisse rien voir de sa misère et de ses angoisses. Je vous le confie*<sup>16</sup> ». Mais *L'Écho de Paris* refuse l'article de Mirbeau sur la défense de Gourmont, « Les Beautés du Patriotisme ». C'est *Le Figaro* qui l'accepte et le publie le 18 mai 1891. Mirbeau est très attristé et indigné par le refus de *L'Écho de Paris*. Mendès a lu l'article et l'a déclaré « *fou* ». Mirbeau commence son article par une petite présentation élogieuse de Gourmont, l'homme de lettres, puis l'attaché à la Bibliothèque Nationale. Il affirme que ses fonctions à la Bibliothèque Nationale n'étaient pas confiées au hasard : « *Il était à sa place dans cette place.* » Il est un écrivain du plus beau talent. Il possède la science de

<sup>10</sup> Henri Fouquier (1838-1901) est la « bête noire » de Gourmont. Dans ses *Promenades littéraires* (1904), il écrit par exemple : « *Ce qui le caractérisa, c'est la haine de la poésie et de la haute littérature. Nul n'a bafoué avec un sourire plus jaune le génie de Verlaine, de Mallarmé, de Villiers de l'Isle-Adam. Nul n'a égalé son dédain de boulevardier supérieur.* »

<sup>11</sup> *L'Écho de Paris*, journal littéraire et politique français auquel collaborait Mirbeau.

<sup>12</sup> Outre Fouquier, Marcel Bernhardt publie un article très défavorable à Gourmont et Mirbeau, intitulé « Patriotisme et littérature », où il fait une allusion audacieuse à la révocation de Gourmont de la Bibliothèque Nationale : il l'informe qu'un poste est vacant à l'université de Heidelberg d'Allemagne. Quant à Mirbeau, il le qualifie de « *dilettante de l'art* ».

<sup>13</sup> Gourmont Remy de. *Le Joujou patriotisme Suivi de La Fête nationale*, Hollande, Jean-Jacques Pauvert, 1967, p. 77.

<sup>14</sup> *L'Éclair*, journal d'inspiration antisémite, sera antidreyfusard. Son directeur à l'époque était Maurice Denécheau (1845-1926). La première contribution de Gourmont, intitulée « Les Anti », paraîtra le 24 septembre 1891.

<sup>15</sup> Henry Bauër (1851-1915) écrivain, journaliste et critique dramatique, est le fils naturel d'Alexandre Dumas (fruit d'une liaison avec Anne Bauër). Il a été déporté en Nouvelle Calédonie pour sa participation à la Commune de Paris.

<sup>16</sup> Mirbeau, Octave. *Correspondance générale*, t. II, p. 399.

l'histoire, de la philosophie et de la littérature. Il est en même temps un artiste passionné, une sorte de « *bénédictin, toujours en désir de quelque noble savoir, toujours en quête de hautes recherches mentales* ». Gourmont avait deux vies à la Bibliothèque Nationale : sa vie matérielle<sup>17</sup>, car il se contente de peu et met son idéal au-delà de l'argent, et sa vie spirituelle, car il est toujours en quête de savoir.

Mirbeau proteste aussi contre les atteintes portées à la liberté de s'exprimer : « *Aujourd'hui la presse est libre, mais à la condition qu'elle restera dans son strict rôle d'abrutissement public.* » On tolère la calomnie, la vulgarité, le vandalisme, les insultes lancées aux femmes qui viennent d'Allemagne, etc. Le faux patriotisme s'étale et « *braille* » au théâtre, au Parlement, dans la presse, dans la rue, mais il faudrait le respecter sans se révolter... On est libre d'écrire ce qu'on veut, mais Ernest Gégout<sup>18</sup> est encore en prison pour n'avoir pas trouvé admirables les belles lois inquisitoriales de Joseph Reinach<sup>19</sup>. On est libre d'écrire ce qu'on veut, mais « *on enlève leur pain à ceux dont le crime est d'affirmer des opinions qui n'ont point l'estampille ministérielle ou l'agrément des bourgeois. Tel fut le cas de M. Remy de Gourmont.* » Son cas est semblable à ce pauvre bibliothécaire dans une ville de France qui écrivait des articles inoffensifs dans des journaux littéraires pour soutenir ses six enfants. Ce modeste mode de vie a déplu au Conseil municipal et a condamné le bibliothécaire à choisir entre la bibliothèque et la littérature, sous prétexte que « *les fonctions de bibliothécaire étaient incompatibles avec les travaux de littérature* ».

Puis Mirbeau expose le cas proprement dit du « Joujou patriotisme » : l'article était d'une « *belle éloquence* » et d'une « *logique impeccable* ». Il ne s'agissait pas de la Patrie, mais du patriotisme, deux choses totalement différentes qui s'excluent l'une l'autre. Gourmont dénonçait le patriotisme négatif et abject, qui était l'esclave des élections et de la grossièreté humaine. En conclusion, Mirbeau ajoute : « *Voilà où nous en sommes venus, après d'innombrables révolutions ; et telle est la grande liberté intellectuelle dont nous jouissons. Nous tremblons devant l'idée : la moindre interrogation philosophique nous effare*<sup>20</sup>. » Gourmont écrit à Mirbeau pour le remercier de ce qu'il a fait pour lui. Il juge son article « *superbe* » : « *C'est fait, c'est dit. Tous ceux qui le méritaient reçoivent leur coup de bâton discret : Fouquier, la Bibliothèque, etc.*<sup>21</sup>. » Pour finir, Gourmont le qualifie de « *chef des Justes par qui sera sauvée la Presse maudite* ». C'est une vraie joie d'être entre ses mains, on est protégé et apprécié. Octave Mirbeau a l'impression parfois qu'il a eu peut-être tort de publier cet article en défense de Gourmont, il est tellement ennuyé de tout cela. Et pourtant, c'était une bonne chose, il fallait que quelqu'un stigmatise « *le rôle d'abrutissement public* » de la grande presse et le « *faux patriotisme* » de certains « Revanchards ». Il est triste quand même que Mirbeau soit obligé à tant de

<sup>17</sup> Un attaché à la Bibliothèque Nationale était rémunéré à la journée : de 4 à 5 francs par jour, dimanches et jours de fête non payés. Il était recruté par simple décision de l'Administrateur général. En termes juridiques, Remy de Gourmont n'était donc pas renvoyé, car il n'était pas fonctionnaire, mais simple attaché.

<sup>18</sup> Ernest Gégout (1854-1936), fondateur et rédacteur-délégué de *L'Attaque*, organe socialiste révolutionnaire de la jeunesse, était un militant et un propagandiste anarchiste. Il a été condamné à 15 mois de prison pour délit de presse. Il a déclaré, lors de son procès : « *Nos aspirations ont plus de rayonnement encore : à la Patrie nous préférons l'Humanité. Qu'importe que vous me condamnerez, mon "utopie" n'en sera pas moins une réalité, dont vos fils jouiront demain.* »

<sup>19</sup> Joseph Reinach (1856-1921), ancien collaborateur de Gambetta et adversaire résolu du boulangisme, s'est opposé à l'anarchisme naissant. Il jouera un grand rôle dans l'Affaire Dreyfus : il se prononce dès 1894 en faveur de Dreyfus et publiera l'histoire de l'Affaire Dreyfus en sept volumes.

<sup>20</sup> Vers la fin de la même année (1891), Gourmont est frappé d'une maladie terrible : une espèce de lèpre nommée *lupus erythematosus*, qui ravage sa figure et en peu de semaines le rend méconnaissable. Il ne sort plus que le soir ou le matin pour des promenades solitaires. Ses amis avaient souvent l'impression de le déranger en lui rendant visite. Sur sa maladie, voir *Remy de Gourmont vu par son médecin. Essai de physiologie littéraire*, par le Dr Paul Voivenel. Sa maladie a joué un rôle très significatif pour les œuvres à venir. Se repliant davantage sur lui-même, Gourmont élargit son horizon littéraire, philosophique et scientifique, comme en témoignent les années 1892-1900, où l'opposition émotion/intelligence est encore plus visible.

<sup>21</sup> Mirbeau, Octave. *Correspondance générale*, t. II, p. 405. Cette lettre de Gourmont à Mirbeau a été publiée en 1986 par Dominique Sineux dans *Le Brise-lunettes*.

luttres pour obtenir, à Gourmont, « *un petit coin dans un journal* ». On s'indigne toujours des mains malpropres de la presse. Le talent est parfois « *l'ennemi* » de l'écrivain. Toujours dans la même lettre de remerciement, Remy de Gourmont écrit qu' « *En vérité, vous me sauvez la vie ; je suis de ces bêtes comme vous en connaissez, qui vivent dans des trous : il faut qu'on leur apporte à manger*<sup>22</sup>. »

Un autre malheur qui s'est abattu sur Gourmont et qui implique Octave Mirbeau directement est la « *monstrueuse aventure* » du *Journal* en 1894<sup>23</sup>. Dans sa lettre à Gourmont du 10 ou 12 août 1892, Mirbeau évoque sa rencontre avec Natali, le secrétaire de Fernand Xau, qui lui a exposé le plan de la fondation du *Journal*. Ce plan lui a semblé « *comique* », parce qu'il comprenait « *des vieilles roustissures du journalisme, des Aurélien Scholl, des Silvestre, des Paul Arène*<sup>24</sup> ». Alors Mirbeau accepte de contribuer au *Journal* avec deux articles par mois et propose sa propre liste de collaborateurs – Gourmont, Paul Adam, Saint-Pol-Roux, Régnier – auxquels Xau et Natali n'avaient pas pensé. C'est la deuxième fois que Mirbeau intervient pour faire entrer Remy de Gourmont à un journal. Gourmont le remercie dans sa lettre du 13 août 1892 et lui dit qu'il serait particulièrement content d'être son collaborateur. Son premier article au *Journal* s'intitule « *La Question Baudelaire* » (2 octobre 1892). Cette année-là Gourmont fait la connaissance d'Alfred Jarry, rencontré pour la première fois dans les salons du *Mercur de France* où se tenaient les « *mardis de Rachilde*<sup>25</sup> ». En octobre ils fondent ensemble la revue de l'*Ymagier*, qui aura sept numéros, de 1894 à 1896. Jarry ne participera à la direction que des cinq premiers numéros.

Lors de ses débuts au *Journal* en 1892, Gourmont ne touche qu'un salaire modeste de 300 francs par moi, et ce jusqu'en 1894, quand un événement inattendu – une lettre de Fernand Xau, le directeur du *Journal* – l'avertit qu'on ne veut pas « *momentanément* » de sa collaboration. Le 5 décembre 1894 Remy de Gourmont écrit à Octave Mirbeau sur un ton très mélancolique en le priant d'intervenir auprès de Xau pour qu'il le laisse rester au *Journal* : « *Je vous en prie donc, aidez-moi encore en cela, car je sais mal me débrouiller moi-même et une telle aventure me serait un coup terrible.* » Cette lettre inédite, dont voici le contenu intégral, se trouve à Lilly Library de Bloomington (Indiana), dans le département des manuscrits français :

*Paris 5 décembre 1894*  
*122, rue du Sac*

*Mon cher ami,*

*Un petit Phocas, ce serait trop peu ; je vous en envoie trois, pour vous amuser, et aussi pour que vous y voyiez trois fois répétée ma tendresse pour vous et ma reconnaissance qui s'est fondue dans une profonde amitié. Ce petit livre est donc à vous : je l'ai fait beau afin qu'il vous plaise et s'il est si petit, c'est que, à discourir longtemps sur ce ton, on dirait les choses trop claires ; mais, quelques mots nous suffisent.....*

*Le paquet était fait, mon cher ami, et j'allais vous écrire, quand cette monstrueuse aventure : une lettre de Xau m'avertissant que – avec ses regrets, tiens – il se privait momentanément (!) de ma collaboration, cela sur l'injonction du conseil d'Administration...*

*Je fus donc le voir et lui faire honte ; il n'a rien trouvé à dire, il a eu, je crois, vraiment honte – et puis je l'ai menacé de vous, comme du « bonhomme » ; j'espère qu'il va réparer cela – et c'est pourquoi je le prends, aujourd'hui, presque gaiement.*

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 415.

<sup>23</sup> *Le Journal* (1892-1944), fondé et dirigé par Fernand Xau (1852-1899), porte en sous-titre : « *quotidien, littéraire, artistique et politique* ». Y écrivent Octave Mirbeau, Henry Fèvre, Lucien Muhlfeld et beaucoup d'autres.

<sup>24</sup> Mirbeau, Octave. *Correspondance générale*, t. II, p. 606.

<sup>25</sup> Marie-Marguerite Valette, née Eymery, a pris le pseudonyme littéraire de Rachilde (1860-1953). Elle est l'auteure des scandaleux *Monsieur Vénus* et *La Marquise de Sade*, qui lui vaut une condamnation pour outrage aux bonnes mœurs. Elle collabore au *Mercur de France* et lui confère son esprit et son caractère singulier en tenant salon tous les mardis, les fameux « *mardis du Mercur* » ou « *les mardis de Rachilde* », où l'on vit défiler bon nombre de grands écrivains.

*Mais, votre amitié l'a compris, un mot de vous le ferait encore plus sûrement réfléchir que toutes mes objurgations : je vous en prie donc, aidez-moi encore en cela, car je sais mal me débrouiller moi-même et une telle aventure me serait un coup terrible.*

*Vous voilà, une fois de plus, mon cher ami, le sanctuaire des grandes occasions, le lieu de pèlerinage des cas désespérés. – ou du moins mauvais...*

*J'aurais voulu vous envoyer Phocas sur un ton plus détaché et moins mélancolique !*

*Mais mon amitié n'est pas d'occasion, elle est de toujours.*

*Remy de Gourmont.<sup>26</sup>*

Cette lettre est arrivée à Lilly le 14 juillet 1973, en même temps qu'un petit *Phocas*<sup>27</sup>. Gourmont a publié *Phocas* avec une couverture et trois vignettes, dans la collection de l'*Ymagier*, en décembre 1894 (mais les volumes portent la date de 1895). Ce livre est dédié à Octave Mirbeau, « *parce que je l'aime beaucoup et aussi parce que Phocas était jardinier* ». Comme la lettre de Gourmont à Mirbeau se trouvait dans le petit livre *Phocas* (trois copies de couleurs différentes liées ensemble), on peut en déduire que le *Phocas* de Lilly est l'exemplaire qui a appartenu à Mirbeau autrefois et que Gourmont a signé trois fois de son nom<sup>28</sup>.

Le but de cette lettre a un aspect double et paradoxal : annoncer à Mirbeau qu'il lui envoie *Phocas* et le prier d'intervenir auprès de Fernand Xau. Mirbeau intervient donc auprès de Xau en lui écrivant vers le 7 ou 8 décembre 1894, lettre non-retrouvée, mais attestée par la lettre de Gourmont à Mirbeau du 24 décembre. La réponse de Xau sera affirmative, mais elle entraînera des ennuis terribles de la part de Gourmont. La cause de son renvoi reste encore mystérieuse, mais elle semble liée à la nature des articles et des contes que Gourmont publie dans *Le Journal*. Leur contenu n'intéresse plus le grand public ou du moins n'attire pas de nouveaux lecteurs. Le mot « *momentanément* » suggère ce genre de choses. Il ne s'agit pas d'une rupture totale, mais d'une interruption temporaire, comme si le public s'était lassé des contes de Gourmont et attendait quelque chose de nouveau. Parmi les publications de Gourmont à cette époque on trouve *Le Bracelet* (4 mai), *Avant l'amour* (16 mai), *Elva* (24 mai), *Phénice* (11 août), *Floriberte* (26 août) et *Le Château brûlé* (11 novembre).

Dans sa lettre du 5 décembre 1894, Gourmont dit que le paquet contenant le livre *Phocas* était déjà prêt quand cette « *monstrueuse aventure* » lui est arrivée. Sa lettre inédite suscite deux types d'émotions opposées de la part du destinataire, qui se réjouit et se chagrine en même temps. Pour faire plaisir à Mirbeau, Gourmont ne lui offre pas un seul exemplaire de *Phocas*, mais trois, de couleurs différentes : bleu, blanc et rouge (un rose foncé).

L'allusion au tricolore est très visible. L'auteur du « *Joujou patriotisme* », dont le « *crime* » était l'anti-patriotisme, prouve qu'il n'a jamais eu ce sentiment bas et stupide. Il dénonçait tout simplement l'idée « *honteuse* » de Revanche. Son geste exprime sa gratitude et sa tendre amitié envers Mirbeau : « *Un petit Phocas, ce serait trop peu ; je vous en envoie trois, pour vous amuser, et aussi pour que vous y voyiez trois fois répétée ma tendresse pour vous et ma reconnaissance qui s'est fondue dans une profonde amitié.* » Gourmont a illustré et gravé lui-même sur bois la couverture et les trois vignettes de son *Phocas*. Il affirme dans sa lettre : « *Ce petit livre est donc à vous : je l'ai fait beau afin qu'il vous plaise* ». Quel écrivain français a manifesté pareil intérêt pour les arts plastiques de son temps, sinon

<sup>26</sup> Reproduite avec la gracieuse autorisation de la Lilly Library de l'université de l'Indiana, Bloomington.

<sup>27</sup> La Lilly Library a acheté cette lettre et *Phocas*, le 14 juillet 1973, à G. F. Sims en payant £ 85. Elle lui a également acheté un autre livre de Gourmont, *La Petite Ville, suivie de Paysages*, frontispice et en-tête gravés par Louis Jou, Paris, Société littéraire de France, 1916.

<sup>28</sup> Cela est confirmé par le catalogue de la vente de la bibliothèque de Mirbeau, 24-28 mars 1919, t. I, p. 57.

Stéphane Mallarmé<sup>29</sup>, que Gourmont admirait beaucoup et auquel il doit sa relation avec les peintres de Pont-Aven<sup>30</sup> ?

La comparaison de Mirbeau avec Phocas est très puissante. Dans ce texte il s'agit d'un jardinier, d'un homme libre, qui cultivait un petit enclos et en vendait les produits aux portes de Sinope, cité importante de l'Empire romain. Les idées chrétiennes avaient pénétré peu à peu dans cette ville, mais pas encore sous leur véritable nom. Les chrétiens étaient toujours détestés et on arborait pour la religion nouvelle « *une horreur mêlée de crainte* ». Phocas était très instruit et par conséquent un des plus dangereux chrétiens. Sur les tablettes de cire qui portaient des instructions sur l'arrêt de Phocas, on lit les mots suivants :

*Phocas, chrétien, contempteur des dieux, ennemi de l'empereur et du peuple romain... il est encore un magicien des plus experts : il connaît l'art incroyable de tuer à distance, soit par d'effroyables combinaisons d'éléments, soit par des signes, soit par une entente secrète avec les Génies inférieurs.*<sup>31</sup>

Comme Phocas, Mirbeau est magicien : il connaît l'art de persuader par les mots. Pour les chrétiens le mot représente le pouvoir et la foi. Pour Mirbeau, le mot est au service de la justice et de la beauté (*Le Calvaire*, 1886). Si *Phocas* est un texte très court, c'est que Gourmont le veut ainsi : « *À discourir longtemps sur ce ton, on dirait les choses trop claires ; mais quelques mots nous suffisent.* » Il croit dans le mystère du mot et du silence. Gourmont comprend que Mirbeau, comme Phocas, connaît l'art de « *tuer à distance* » par le pouvoir de sa parole : « *Un mot de vous le ferait encore plus sûrement réfléchir que toutes mes objurgations* ». Il confesse dans sa lettre que : « *je l'ai menacé de vous, comme du "bonhomme" ; j'espère qu'il [Fernand Xau] va réparer cela* ». Mirbeau est en effet un grand « *bonhomme* » qu'on admire et qu'on respecte, son mot compte beaucoup pour le salut de Gourmont. On le voit encore une fois dans son rôle de justicier et de père spirituel de Gourmont, particulièrement quand ce dernier lui confesse : « *je sais mal me débrouiller moi-même* ».

Phocas, quand il se repose de son labeur, quand ses laitues arrosées s'endorment, « *comme de bonnes petites créatures, dans la paix du soir* », rêve aussi à la justice et au bonheur futur de l'humanité. Il nous invite à nous aimer les uns les autres. Le bonheur se trouve en chacun d'entre nous : en amour, en justice et en charité. On sent ici l'influence sur Gourmont de saint Augustin, qui expose le précepte de la Charité de la foi chrétienne :

*« Tu aimeras, dit l'Évangile, le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Matth. XXII, 37-40). « En ces deux préceptes est comprise toute la loi et les prophètes. » Donc la fin du précepte est l'amour (I Tim. I, 5) et cet amour est double; il a pour objet et Dieu et le prochain.*<sup>32</sup>

Certes, l'amour de Dieu est en tête de ce précepte, mais ce type d'amour fait converger ou entraîner vers lui d'autres types d'amour : l'amour de soi-même et celui du prochain. Tout homme doit être aimé, en tant qu'homme, pour Dieu, mais Dieu doit être aimé pour lui-même, plus que tout homme. De la même manière, nous devons aimer les autres hommes plus que nous-même, parce que nous aimons tous ces êtres pour Dieu. C'est le cas de Mirbeau, qui est prêt à faire des sacrifices pour un autre et exprimer son amour du prochain, choisi selon les contingences de temps, de lieu et de sort : il veut refuser sa collaboration au *Figaro* pour obtenir un poste à Gourmont. Mais on n'insistera pas trop sur les vertus chrétiennes de Mirbeau à cause de ses attitudes anti-chrétiennes...

<sup>29</sup> Gourmont écrit de Mallarmé, dans *Le Livre des Masques* (1896) : « *Ayant tué volontairement en lui la spontanéité de l'être impressionnable, les dons de l'artiste remplacèrent peu à peu en lui les dons du poète ; il aima les mots pour leur sens possible plus que pour leur sens vrai et il les combina en des mosaïques d'une simplicité raffinée.* »

<sup>30</sup> Pont-Aven, petite ville commerçante au XIX<sup>e</sup> siècle, a toujours inspiré des peintres comme Gauguin, Bernard et Sérusier. À partir de 1865 elle attire aussi des artistes venus des États-Unis.

<sup>31</sup> Gourmont, Remy de. *Phocas* avec une couverture et trois vignettes par Remy de Gourmont, Paris, L'Ymagier, 1895, p. 14.

<sup>32</sup> Saint Augustin, *La Doctrine Chrétienne*, dans *Œuvres de saint Augustin*, t. 11, traduction, introduction et notes du chanoine G. Combès et de M. l'abbé Farges, docteurs ès lettres, Paris, Desclée de Brouwer et C<sup>ie</sup>, 1949, p. 213.

Phocas a été jugé et condamné à mort. Pendant qu'il prie, un taureau le transperce d'un coup de corne et le propulse dans l'air. Malgré ce coup terrible, Phocas continue sa prière. Les soldats romains, touchés par la grâce chrétienne, courent vers Phocas en criant : « *Nous sommes les fils de Phocas ! Nous sommes chrétiens !* ». Au lieu d'une victime, il y en a eu une douzaine. Les spectateurs de ce massacre sont contents et satisfaits de ce que leurs yeux ont pu voir : « *Les yeux des femmes burent du sang* ». On sent ici le goût de Gourmont qui s'égare du côté du sadisme. C'est un sensuel délicat et violent dans une civilisation imbue de morale et de pensée chrétiennes. Comme Candide, les deux jardiniers – Phocas et Mirbeau – nous invitent à « *cultiver notre jardin* ». Il est donc de notre devoir de cultiver notre personnalité, d'aimer le prochain comme soi-même, de développer ces deux vertus dans tous les sens qui ne sont pas anti-sociaux, de les pousser à bout.

Mirbeau intervient donc auprès de Xau pour régler cette affaire de suspension, mais, le 24 décembre, Gourmont se plaint qu'elle traîne depuis quinze jours déjà, alors qu'il pensait qu'elle ne durerait que quelques minutes. Ces jours lui ont été pénibles, avec des allées et venues au *Journal*. Mais, vers la fin du mois de décembre, il est bien plus sûr de sa collaboration et n'a aucun doute concernant la solution définitive de Xau : « *Maintenant je crois très sérieusement que rien ne sera changé à ma situation – et je crois aussi que je vous dois cela.* » Gourmont a déjà des raisons personnelles d'aimer Octave Mirbeau. La suite de cette mauvaise aventure est expliquée par Pierre Michel, le biographe d'Octave Mirbeau, en ces termes :

*Malgré la « promesse formelle » de Xau le 18 janvier suivant, Gourmont n'aura toujours pas de confirmation de son maintien : son salaire au Journal est faible (300 francs par moi), expliquera-t-il alors à Mirbeau, mais il en a besoin pour vivre, et la situation n'est « plus tenable » pour lui. Il faudra une nouvelle intervention de Mirbeau, couronnée de succès, pour que Le Journal se remette à publier des articles de Gourmont (voir la lettre de Gourmont du 22 février 1895).<sup>33</sup>*

Octave Mirbeau a plus que nul autre pratiqué « *cette magnifique charité intellectuelle* » et cet amour du voisin que saint Augustin glorifiait dans ses écrits. Cette vertu de charité intellectuelle complète par surcroît les dons littéraires de cet auteur. Il est « *le sanctuaire des grandes occasions* » et « *le lieu de pèlerinage des cas désespérés* ». Son intervention et son écriture n'ont apporté que de bonnes paroles à Remy de Gourmont. Depuis 1891 celui-ci sollicite le concours de Mirbeau, qui est devenu son tendre ami protecteur. Mirbeau répond toujours avec patience et bienveillance aux soucis de son ami, qui sera un jour étonné en disant qu'il ne lui coûte rien d'en appeler à ses services. L'amitié Gourmont-Mirbeau « *n'est pas d'occasion, elle est de toujours.* » Les deux hommes de lettres ont des visions idéologiques et littéraires communes : tous les deux sont hostiles à une alliance politique avec la Russie<sup>34</sup>, tous deux admirent Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine et Maeterlinck. Mais, lors de l'Affaire Dreyfus, ils se situeront dans des champs idéologiques différents et suivront désormais des chemins différents dans leur carrière littéraire.

Olga AMARIE  
Indiana University, Bloomington (États-Unis)

<sup>33</sup> Mirbeau, Octave. *Correspondance générale*, t. II, p. 917.

<sup>34</sup> Sur l'opinion de Gourmont et Mirbeau envers l'Alliance Franco-Russe, voir l'article de Gérard Poulouin « Remy de Gourmont et Octave Mirbeau : de l'amitié à la rupture », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 8, 2001.